

Une machinerie à bouleversement

L'Analyse de l'Europe qu'offre la pièce « Empire » de Milo Rau est un moment fort de la saison estivale



Milo Rau explore les racines culturelles de l'Europe – à la recherche de la faute passée qui hante notre présent. (Photo: Christoph Ruckstuhl / NZZ)

La soirée commence on ne peut plus mal. Le spectacle qu'offrent la scène et ses ruines de guerre trop belles pour être vraies jette comme un froid. Dans le chantier naval, l'art qui par le procédé dramaturgique de l'enchantement veut vous faire déchanter opère. Le drame véritable est dialectique, et donc insolvable. Tel est le propos d'« Empire », une course effrénée à travers

2000 ans d'histoire de violence, de fuite et de misère des réfugiés en Europe, une histoire autant privée que politique. « Empire » est le dernier volet de la trilogie européenne de Milo Rau. Zurich s'est réservé la première, viendront ensuite le Schaubühne Berlin et le festival Steirische Herbst à Graz, en Autriche. À en juger cette première représentation, la tournée sera un triomphe pour les comédiens.

Des vies étoffées

Car les comédiens sont de fortes personnalités, à commencer par Maria Morgenstern, l'actrice juive de nationalité roumaine qui a tourné pour Angelopoulos et s'est engagée à l'écran depuis qu'elle a endossé le rôle controversé de Marie Madeleine dans la Passion du Christ, de Mel Gibson (Maria Morgenstern est entre autres directrice du théâtre juif de Bucarest). À ses côtés, figurent également le grec Akillas Karazissi, qui a décroché son premier rôle au théâtre dans le sud de l'Allemagne de Fassbinder et joue aujourd'hui les héros antiques à Epidaure, le syrien Rami Khalaf, qui vit exilé à Paris, ainsi que le kurde Ramo Ali qui, après un passage dans la tristement célèbre prison de Palmyre, s'est échoué en Allemagne.

Ce sont ces personnalités, et leurs récits de vie diablement bien étoffés qui font d'« Empire » la pièce maîtresse de cette Trilogie européenne. Avec elle, Milo Rau se place parmi les dramaturges suisses de renommée internationale les plus réfléchis (et manipulateurs) de son temps. Son théâtre a toujours été politique, le voilà maintenant politico-poétique.

Car autant le début est appuyé que la déconstruction s'avère constructive : sur la vaste scène se dresse la façade d'une maison de deux étages sortie de son îlot qu'un scénographe a visiblement malmenée. Le balcon est resté intact : un miracle comme on n'en voit que sur les planches. Et pour

cause, sur ce balcon, qui rappelle que nous sommes au théâtre, ou qui a été mis là justement pour que triomphe le théâtre, viendra plus tard se greffer le souvenir d'une mère kurde, dans le nord de l'Irak, qui regarde son enfant aller à l'école. Les coulisses montrent également ce que l'on récolte dans un effort désespéré de simuler, dans le cadre sécurisé de l'art, ce qu'est la guerre : du travail artisanal et le bouleversement prémédité du public. « Empire » se révèle être une machinerie à bouleverser.

L'art dans sa vérité

Au nom de la vérité de l'art - les coulisses sont révélées et on se retrouve au milieu de la « cuisine » d'un des participants - des photos prises par le comédien sur son téléphone lors d'un retour au pays défilent, des enregistrements de la voix de son père mourant, et de celle de sa mère qui vit loin de lui. Des photos de famille ou la statue de Marie, celle-là même qui valut au comédien kurde d'être roué de coups enfant, faute d'avoir à son professeur de coran qui était « cette femme ».

Quatre caméléons professionnels racontent leur histoire ainsi que celle de leur famille sur plusieurs générations, offrant un compte rendu sobre où l'ironie l'emporte sur le pathos. Mais ils ne s'adressent pas au public, mais à une caméra.

En projetant leur copie-conforme géante sur un écran, Milo Rau fait accéder ces conteurs au rang de héros intemporels. La pièce parle de torture, de fuite, de deuil, de mort - et de ce salut qu'on trouve dans l'art. Elle aménage un espace pour le souvenir, explore les origines culturelles de l'Europe, évoque ses blessures passées et présentes, et démontre que les fautes commises avant continuent de nous hanter. Puisque notre histoire est fondée sur la guerre, à qui la faute ?

Du divertissement en toute intelligence

Le génie de la pièce : les différentes vies de ces Ulysse se croisent et s'entrelacent, obéissant à une logique mystérieuse, comme guidées par la main d'un dieu ou la force du destin. Milo Rau fait aboutir tous ces récits en Grèce, aux premières heures du théâtre. Et comme à la naissance du théâtre, il ne s'agit pas seulement de parler de religion et de vertu - mais aussi de se divertir. Rau le sait, et il nous en offre la démonstration. Quant à sa question sur l'existence d'une culpabilité sans faute - il la rend au public. « Empire », c'est le théâtre d'Euripide pensé pour notre temps.

Daniele Muscionico